

PAS DE POLITIQUE.

L'OUVRIER

L'UTILE A L'OUVRIER.

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

FAIRE DU BIEN AUX CLASSES OUVRIERES.

PÈRE L'ÉGOUINE, Rédacteur-en-Chef.

MONTREAL, 21 JUIN 1884.

Rédigé par un Comité d'Ouvriers.

AVIS.—"L'Ouvrier" se trouvera dans tous les dépôts de journaux, et est livré GRATIS tous les Samedis aux acheteurs de "LETENDARD."

Nous demandons aux correspondants de L'OUVRIER de bien vouloir adresser leurs lettres au "PÈRE L'ÉGOUINE," No. 31 rue St. Jacques, Montréal.

EDUCATION OUVRIERE.

L'ouvrier Canadien-Français va beaucoup aux Etats-Unis, et, généralement, il passe pour être assez adroit. On sait qu'il réussit dans la plupart des branches auxquelles il se livre. Intelligent et vif par nature, il saisit rapidement ce qu'il voit faire et devient bientôt l'égal et même souvent le supérieur du yankee. Comment se trouve-t-il par rapport aux ouvriers des autres nations qui affluent chez nos voisins? Dans une visite récente que je fis à l'institution dite "Trades School," de New-York, ayant exprimé au directeur de cet établissement l'opinion que l'école à la tête de laquelle il était placé et qui était de fondation récente, n'était guère nécessaire, puisque la ville de New-York renfermait de si beaux travaux: "Les apparences vous trompent, monsieur," me dit-il; "d'abord, il y a beaucoup d'ouvrages mal exécutés dans les quartiers de New-York que vous n'avez pas visités, et cette école est destinée à former nos propres ouvriers."

"Les ouvrages d'art, dans les bâtisses comme dans les autres branches de notre industrie, sont presque tous exécutés par des ouvriers étrangers, Français, Allemands et Italiens." Aucune mention des Américains ni des Canadiens-Français, comme l'on voit, et celle des Français, des Allemands et des Italiens est due au fait que la France, l'Allemagne et l'Italie ont, depuis longtemps, des écoles spéciales et les musées dans lesquels les bons ouvriers et les artistes se forment.

Chacun sait ou au moins a entendu dire que pour devenir forgeron, il faut forger; ce proverbe est applicable à tous les états que l'homme peut embrasser. Or, de nos jours, l'artisan exerce un métier souvent sans l'avoir appris: il est forgeron sans avoir jamais ou peu forgé. A cette facilité de pouvoir entrer dans la carrière industrielle, travailler comme ouvrier ou artisan au lieu d'être simple cultivateur, on doit le phénomène déplorable de la dépopulation de certaines campagnes du Canada et l'émigration des Canadiens-Français aux Etats-Unis où, après quelques jours d'observation et de pratique, toute une famille de jeunes enfants est en état de conduire une machine quelconque et d'aider au développement de l'industrie chez nos voisins. On doit aussi à la même cause le fait non moins désastreux que le nombre d'ouvriers ayant appris un métier dans toutes ses parties diminue tous les jours.

"L'emploi des machines, dit M. Stetson, dont le propre est souvent de tuer les petites entreprises, a favorisé la division du travail en réunissant les ouvriers par grands groupes. Le commençant, se renfermant dans un seul département, est bientôt en état de gagner des gages. C'est là une satisfaction pour lui-même et pour ses parents; et, d'ordinaire, il finit comme il a commencé. Cependant,

"s'il aspire à devenir maître de son état, et que le patron consente à l'instruire tout-à-fait, ce dernier sera tenté de retenir l'apprenti aussi longtemps que possible dans le département dans lequel il se sera rendu habile et dans lequel aussi son travail est le plus profitable. D'un autre côté, si le patron ne cède pas à cette tentation, où est celui qui donnera à l'apprenti l'instruction convenable? Peronne dans l'atelier ne se changera de ce soin. Il résulte que l'apprenti se renferme d'ordinaire dans un seul département et ne vise qu'à toucher des gages le plus tôt possible."

Traitant une question absolument nouvelle en Canada, celle de l'éducation ouvrière entièrement dans l'intérêt et le sens de la population ouvrière, je me plais à citer afin que l'on ne dise pas que j'invente. Au reste, chacun de mes lecteurs peut vérifier par lui-même, en entrant dans la première manufacture venue, l'exactitude des avancés de mon auteur, et pourra aussi nous dire si, enlevés à leurs machines dont chacune ne fait ordinairement qu'une partie d'une pièce d'ouvrage, les ouvriers qu'il a trouvés là sont en état de faire la pièce entière, s'ils pourraient gagner leur pain et se faire une honnête aisance en dehors de la manufacture et d'une manière indépendante.

Le sort de la classe ouvrière est dans ses propres mains. Que l'ouvrier s'instruise pour le métier qu'il doit exercer, et qu'il apprenne ce métier lui-même. Que ceux qui s'intéressent à lui veuillent bien se pénétrer de cette vérité que l'ouvrier dont l'éducation est la plus parfaite est celui dont la main facile obéit aisément aux inspirations claires et rapides d'une intelligence bien développée.

Cet ouvrier-là n'est jamais victime de la lutte entre le travail et le capital, parce que son habileté lui ouvre une foule d'avenues qui se trouvent fermées à ceux que la grande armée de la division du travail tient enrôlés dans ses rangs, à ceux que leur apprentissage de quelques heures condamnent à suivre en esclaves, dans une manufacture, le mouvement uniforme et monotone d'une machine. Pour reprendre sa place comme être intellectuel et intelligent dans la société, l'ouvrier doit cesser de faire partie d'une machine et se convaincre que tout travail manuel bien exécuté réclame une certaine dose d'intelligence, et que les associations et les grèves ne remplaceront jamais, pour son bien-être et son bonheur, ce qu'une éducation bien dirigée aurait dû lui procurer.

Si la division du travail, en ouvrant les portes de l'industrie à tout le monde, a eu pour effet de diminuer le nombre des bons ouvriers, d'un autre côté, il faut reconnaître que le système de l'apprentissage, tel qu'il se pratiquait autrefois, était, la plupart du temps, une véritable fraude par rapport à l'apprenti.

Pendant la première et quelquefois même la seconde année de son engagement, celui-ci travaillait à toute autre chose qu'à l'objet pour lequel il était venu chez le patron. Il était le commissionnaire et l'homme de peine de la maison, et, s'il était d'un caractère doux, souvent il remplaçait la bonne d'enfants pendant des mois entiers. Point de gradation suivie dans les difficultés à vaincre pour se former: plus de la moitié de son temps était dépensée en pure perte, et le reste à tenter d'exécuter des travaux présentant des difficultés au-dessus de ses forces.

Faut-il s'étonner si, après trois ou quatre années d'un travail de ce genre, l'apprenti n'était encore

qu'un mauvais ouvrier? On comprend aussi que le jeune homme sortant de l'école avec un peu d'instruction ne fût pas bien empressé d'embrasser une carrière dont les premiers stages offriraient si peu d'attraits. De là la nécessité d'écoles spéciales, afin d'attirer dans les métiers ceux qui reçoivent de l'instruction soit dans les écoles communes ou ailleurs.

Deux exemples pour finir et qui feront voir l'influence de l'école sur la destinée de la jeunesse.

Un jour, le *Boston Herald* soumet la question suivante aux élèves des diverses écoles publiques de Boston. "A quoi mon instruction va-t-elle me servir?" Il reçoit trente et une réponses qui, presque toutes, indiquent que leurs auteurs se destinent au commerce et aux professions, et s'appliquent à démontrer combien l'instruction qu'ils ont reçue leur a été utile et les a rendus propres à ce genre d'occupation: une jeune fille seule répond qu'elle apprendra un métier, et un jeune Irlandais admet en toute franchise que son éducation le destine à devenir un conférencier, un député, et peut-être un président des Etats-Unis. D'un autre côté, le chef d'une école industrielle, faisant un inventaire de l'état que ses élèves se proposaient d'embrasser en laissant l'école, reçoit des réponses qui établissent qu'au moins la moitié d'entr'eux ont l'intention de devenir mécaniciens et ingénieurs, malgré qu'en leur apprenant l'usage des outils, on n'eût point négligé leur éducation littéraire.

A. LÉVÊQUE,
Architecte.

—Maman, quand papa sera mort...
—Veux-tu te taire, dit la mère; est-ce qu'on dit de ces choses-là?
—Ah pardon. Eh bien!... quand tu seras veuve..

Catéchisme social et politique.

En 1869, la guerre éclata entre les colonies anglaises et françaises et fut remarquable par des chances balancées des deux côtés les anglais n'étant victorieux que quand ils avaient la grande supériorité du nombre.

L'amiral anglais Phipps vint avec une flotte mettre le siège devant Québec, mais il fut repoussé. Grâce à l'administration du comte de Frontenac, alors gouverneur, la Nouvelle-France signala ses armes, au point qu'on résolut de prendre l'offensive sur les colonies anglaises, et on le fit avec un tel succès, que d'Iberville, après plusieurs combats toujours heureux sur terre et sur mer, s'empara de l'île de Terre-Neuve et de sa capitale St. Jean, et réduisit les forts de la baie d'Hudson.

Enfin la paix fut conclue avec l'Angleterre en 1697 et fut accompagnée en 1701 d'un traité de paix avec toutes les nations indiennes du Canada.

Une nouvelle guerre fut suivie d'un nouveau traité, par lequel la France cédait à l'Angleterre l'Acadie, (aujourd'hui Nouvelle-Ecosse.) Terre-Neuve et la baie d'Hudson.

En 1721, la Nouvelle France comptait une population de 25,000 âmes, possédant des défrichements couvrant une superficie de 74,000 arpents de terre.

La guerre fut déclarée de nouveau en 1755 et, malgré l'abandon où se trouvaient les colons du Canada, le commencement de cette campagne leur fut favorable.

Les armes françaises furent victorieuses à la Mo-

nongahéla, aux forts d'Oswégo de William Henry, et à Carillon, malgré que les Anglais eussent porté leurs forces à 5,000 combattants.

En 1759, le général Amherst attaqua le Canada par l'intérieur, tandis que le général Wolfe venait avec une flotte, débarquer ses troupes à l'île d'Orléans devant Québec. Le général anglais, après avoir réussi à surprendre les hauteurs d'Abraham, livra bataille sur les plaines, voisines de la ville. Cette bataille dans laquelle périrent les deux généraux français et anglais, Montcalm et Wolfe, fut gagnée par les anglais et entraîna la reddition de Québec. Ce fut en vain que le chevalier de Lévis remporta plus tard, sur les hauteurs de Ste. Foi, une victoire sur ces mêmes troupes. Le sort en était jeté, la colonie, abandonnée de sa métropole et attaquée de tous côtés, dut céder; et par capitulation, en 1761, le Canada cessa de faire partie de la France, et devint dépendance anglaise.

La capitulation garantissait aux 70,000 colons le libre exercice de leur religion, le fonctionnement de leurs anciennes lois et la conservation de leurs institutions sociales, religieuses et d'éducation.

L'EGOUINE.

Entretien sur la physique.

Je vais vous dire, mes bons amis, une chose qui va vous surprendre beaucoup, j'en suis sûr. Tiens ! toi, Joseph Latulippe, tu as l'air de la soupçonner. N'importe, tu peux savoir que la chose existe, et ne pas savoir comment. Toi, Paul Sanscartier, qui a été à l'école des frères, tu en as une idée, mais ça ne sera pas du luxe pour toi d'en entendre encore parler.

Vous m'écoutez tous, n'est-ce pas ? Eh bien ! à l'heure où je vous parle et que vous vous croyez bien tranquilles, nous sommes en train de faire ensemble un grand voyage. Je vois plusieurs de vous sourire et vous croyez que je plaisante. Défiiez-vous de moi, je plaisante toujours sérieusement. Comme je vous le disais, le temps, dont nous devons rendre compte à Dieu, est trop précieux, pour l'employer à dire des riens. Oui, c'est bien vrai, nous nous en allons dans l'espace, comme ces ballons que nous avons vu sortir du champ pendant l'exposition, et comme nous en verrons pendant les grandes fêtes de la St. Jean-Baptiste, le 24 juin prochain.

La terre, sur laquelle nous sommes, est comme un ballon rond qui se promène éternellement dans l'atmosphère, en y promenant ses habitants avec elle. Grande voiture, comme vous voyez. Et pas de permis à prendre chez le chef de police pour mener celle-là. Pas de tarif non plus que les voyageurs doivent solder.

Mais me direz-vous, si la terre bougeait, nous le sentirions bien, et nous le verrions bien aussi.

D'abord si nous ne sentons pas la terre bouger sous nos pieds, c'est que, ne roulant que sur l'air elle n'est point cahotée comme nous le sommes dans une voiture dont les roues frottent et se heurtent contre des pavés, des cailloux et des ornières. Lorsque l'on voyage en ballon on ne sent pas du tout le mouvement du ballon ; en fermant les yeux, on se croirait immobile ; mais en regardant la terre, on voit qu'on s'en éloigne ou s'en approche, si le ballon monte ou descend. Eh bien, pour le mouvement de la terre, c'est la même chose ; on ne le sent pas, mais on voit en regardant certaines étoiles ou certaines planètes dont nous nous éloignons pour nous en rapprocher ensuite. Les marins, les chasseurs, les voyageurs connaissent bien cela, et peuvent vous dire l'heure qu'il est pendant la nuit, rien qu'en regardant certaines astres.

Voyons, Jean Marie, vous avez envie de me de mander où nous allons en voyageant ainsi :

Nous faisons tout simplement le même chemin que si nous faisons le tour de la terre. Baptiste, toi qui n'a jamais quitté le clocher de ton village, mon vieux, te voilà bien surpris d'apprendre que tu as déjà fait le tour de la terre, et plusieurs fois, encore. Tu ne t'es jamais aperçu que tu avais quitté ton atelier, par ce que tout ce qui t'entourait a voyagé avec toi. Ne me taxe pas de dire des

comptes en l'air, avant que j'aie donné des preuves, ça viendra en son temps.

D'abord la terre tourne, et c'est pour cela que nous avons la nuit et le jour.

Ah ! ça, c'est trop fort par exemple !

Écoutez. Donnez moi une orange et une bougie allumée. Bien, merci. L'orange représentera la terre, et la bougie allumée figurera le soleil. Pour faire tourner plus facilement l'orange, je fais passer au milieu une aiguille de bas que je roule entre mes doigts. Maintenant, regardez : je mets l'orange devant la bougie ; que voyez-vous ? Une moitié de l'orange est successivement éclairée, l'autre moitié est successivement dans l'ombre. C'est ainsi qu'une moitié de la terre est éclairée par le soleil et a le jour, tandis que l'autre moitié est dans l'ombre et a la nuit. Mais pendant que je fais tourner mon orange, vous voyez que la moitié qui était éclairée entre à son tour dans l'ombre, tandis que la moitié qui était dans l'ombre s'éclaire peu à peu, à mesure que je tourne. La terre tourne ainsi devant le soleil, et nous qui sommes sur la terre, nous avons le jour quand nous sommes en face du soleil, et la nuit quand nous sommes de l'autre côté. Ce mouvement de la terre sur elle-même, et qui, appelé mouvement de rotation, s'opère en 24 heures, c'est-à-dire qu'en 24 heures nous parcourons tous un espace aussi considérable que le tour de la terre.

Mais, direz-vous, il y a bien des jours où l'on ne voit pas le soleil. Il y a quelquefois des nuages, qui le rendent moins éblouissant, mais il est là voilé et encore assez lumineux, pour nous donner le jour ; de même une lampe recouverte d'un abat-jour transparent, donne encore assez de clarté dans une chambre, sans laisser voir sa flamme.

ALBERT.

Un fat demandait à un jeune enfant "Combien faut-il de dindons pour remplir ce poulailler ?"

L'enfant le regardant avec intention : "Monsieur, il n'en faudrait que deux s'ils étaient tous aussi gros que vous !"

Plantes utiles.

Le *Framboisier* comprend différentes espèces. Ici en Canada nous avons le framboisier du Canada ou à calottes dont le nom botanique est *Ronce* ; les mûres sont une variété de framboise ; la framboise des bois, si abondantes dans les champs négligés, la framboise noire et les blanches, les framboises des jardins, etc.

Les framboises renferment une huile essentielle, de l'acide malique, de l'acide citrique, de la peccine, du sucre, une matière colorante rouge et une matière azotée.

On fait avec la framboise du ratafia, du vinaigre framboisé ou sirop de vinaigre, du vin, de l'hydromel, des confitures etc. On en obtient, par la fermentation, une liqueur alcoolique. Elles servent à aromatiser les glaces ; on les conserve entière dans des sirops, de l'alcool faible sucrée, ou par la méthode d'Appert.

Écrasées dans l'eau ou en sirop, les framboises forment une boisson rafraîchissante qui convient dans les fièvres inflammatoires, bilieuses, l'angine, le scorbut, etc.

Les framboises au naturel ne conviennent pas à ceux qui sont sujets à la constipation.

Les feuilles du framboisier, inodores, sont aussi légèrement styptiques, c'est-à-dire qu'elles resserrent. On s'en sert en gargarisme dans les irritations de la gorge.

Ses fleurs sont sudorifiques, c'est-à-dire qu'elles font transpirer.

La santé, c'est la fortune de l'ouvrier.

J'ai déjà publié quelques articles sur l'hygiène, et je vais continuer ce sujet important. La santé est la richesse de ceux qui n'en ont pas d'autre ; c'est le premier des biens temporels. Et pourtant que de gens font journellement tout ce qu'ils peuvent pour la ruiner et la perdre. Vous les voyez fumer avec excès, chiquer, abuser des boissons fortes, pas-

ser des nuits dans les orgies, vivre malproprement, lozer dans des taudis infectés !

C'est que les règles à suivre pour le maintien de la santé dans les limites du possible ; c'est-à-dire en se conformant aux exigences de chaque position sociale, sont inconnues au plus grand nombre. Il ne devrait être permis à personne d'ignorer les lois de l'hygiène, que tous les jours chacun de nous peut avoir occasion d'appliquer, soit à lui-même, soit aux autres ; cet ordre de chose ne saurait être trop vulgarisé, car la santé est également précieuse dans toutes les conditions humaines ; le riche impotent porte envie au pauvre robuste qui vit au jour le jour d'un rude labeur. Mais il est peut-être puni par où il a péché. Il a abusé des bienfaits de la Providence, ou il a refusé de se soumettre à la loi du travail et alors il en recueille les conséquences.

Et il ne faut pas se le cacher, ceux qui négligent de prendre les précautions nécessaires au maintien de leur santé et de celle de leurs enfants, ceux qui n'ont pas d'habitudes d'ordre, de sobriété, de propreté, qui sont des vertus, sont coupables aux yeux de la morale.

Celui qui, par sa faute, détruit sa santé, afflige et rend malheureux tous ceux qui prennent à lui quelque intérêt ; il compromet d'avance la constitution des enfants qu'il peut avoir un jour ; il leur prépare l'héritage toujours si lourd à porter des maladies chroniques héréditaires ; ensuite fut-il seul au monde, dut-il rester célibataire toute sa vie, s'il se rend incapable de remplir ses devoirs, de payer sa dette d'utilité à ses semblables, il fait tort à la société toute entière de la différence d'un homme valide à un impotent.

Encore une fois Dieu vous a donné la vie ; il veut bien vous la conserver pour un temps déterminé ; mais à la condition que vous le vouliez vous-même. Croyez-le, il n'y a que le démon votre ennemi, qui est appelé le grand Homicide, il n'y a que lui, qui puisse vous inspirer les vices propres à abrégé votre existence.

D'ailleurs elle ne vous appartient pas et vous ne pouvez l'abrégé sans crime.

Pensez-y donc, vous surtout, ouvriers, qui formez la base de la société, et écoutez mes conseils ; ils me sont dictés par l'amitié que j'ai pour vous.

ISABEAU.

Un homme ruiné, après avoir mis tout en usage pour satisfaire ses créanciers, leur dit : "Messieurs, j'ai été fort en peine jusqu'ici pour vous satisfaire ; mais après y avoir travaillé très-inutilement, je prends mon parti, et je me détermine à vous laisser ce soin."

AUX APPRENTIS.

DES MAUVAIS CAMARADES ET DES MAUVAISES LIAISONS

Voici encore un écueil de première classe. Si les mauvais patrons perdent quelquefois les apprentis, on peut bien dire que les mauvais camarades en perdent vingt sur vingt et un.

Le mauvais camarade n'a pas, comme le patron, la force de l'autorité ; mais il a une force plus entraînante peut-être, la force de la camaraderie, du bagarage de tous les instants, et surtout la force presque irrésistible du mauvais exemple.

On l'a dit bien souvent, et rien n'est plus vrai : "Les hommes, et surtout les enfants, sont singes ;"

Ils imitent ce qu'ils voient, et vont où vont les autres. Surtout si on a le malheur de trouver à l'atelier un ou deux apprentis un peu plus âgés, et qui aient, comme on dit, "de la blague," il y a bien des chances pour que le nouveau venu emboîte bientôt le pas.

Et quel pas, grand Dieu ! Ce que nos ateliers, principalement dans les grandes villes, enfantent et cachent de corruption, de saletés, d'horreurs de tous genres ; ce que des enfants de quatorze, de quinze, de seize ans, inventent d'ignominies et de souillures, c'est quelque chose d'impossible à croire. Il faut, comme les pauvres confesseurs, vivre

dans cette fange pour en avoir une idée. Et ces pauvres enfants conservent souvent, malgré tout, un si bon cœur ! Ils sont bien coupables sans doute ; mais ils sont encore plus malheureux. La séduction, l'entraînement ont été si forts ! Le mal les a si complètement enveloppés !

O mon pauvre petit ! prends garde au mal qui sourit, à l'impureté qui plaisante, à l'impunité qui gouaille. A l'atelier, la boue est couverte de fleurs ; ne te fie point à l'apparence. Choisis bien tes amis, tes compagnons habituels. Soit au dedans, soit au dehors de l'atelier, prends garde aux camarades, surtout prends garde aux farceurs, aux farceurs aimables. Au fond, ce ne sont guère que des vauriens ; ce sont des paillasses, qui plaisantent de tout, qui ne savent rien, qui font ou feront le désespoir de leurs parents, et qui ne seront jamais de bons ouvriers. Si, par malheur, tu t'étais laissé déjà un peu empaumer, romps vivement un lien qui n'est rien encore, mais qui bientôt, plus tôt que tu ne penses, t'enveloppera tout entier.

Je me rappelle, parmi mes bons petits apprentis d'autrefois, un excellent enfant qui jusqu'à l'âge de quatorze ans avait été un modèle, tant à l'école qu'à la maison et à l'atelier. Il se laissa entortiller par un drôle de seize à dix-sept ans ; et trois mois après il était perdu, si bien perdu, qu'il se sauvait de chez ses parents, lesquels, après l'avoir fait rechercher par la police, se virent obligés de le faire interner dans une prison de jeunes détenus.—Nos pénitenciers sont remplis de ces tristes victimes de la camaraderie impie et impure.

Choisis donc tes amis ; ne va pas avec le premier venu. Mieux vaut n'avoir point de camarades que d'en avoir de mauvais : tu risqueras peut-être de t'ennuyer quelquefois ; mais du moins tu ne te perdras pas. Il est d'ailleurs bien rare qu'un jeune apprenti, vraiment bon, aimable, affectueux, ne trouve pas un ou deux vrais amis. Dans les Patronages, il est quasi impossible de ne pas trouver bientôt un ami, un camarade chrétien, honnête, pur, digne de toute confiance. Si un bon ami est chose rare, ce n'est pas, DIEU merci ! chose introuvable. Cherche bien, et tu trouveras.

Attention donc, cher enfant ! attention aux camarades ! SÉCUR.

—Bébé a disparu : on le cherche, on le trouve enfin au fond du jardin : il a couvert de sable ses pieds et le bas de ses petites jambes, et il reste là debout, sérieux, et immobile.

—Que fais-tu donc, Bébé ?

—Je me plante pour grandir.

LE JEUNE ENFANT.

Avec son air vif et lesté
Ses cheveux sur son cou si blanc,
Avec sa petite veste
Qu'il est gentil le jeune enfant !

Pour cueillir des violettes
Il marche le long des buissons,
Se lève sur ses pieds pour cueillir des noisettes,
Traverse la campagne, et foule les moissons.
Court, court pour dénicher les petits des fauvelles,
Pour attraper les papillons.

Lorsque dans les champs il guette,
Crainitif et le cœur palpitant,
La vive bergeronnette
Qu'il est gentil le jeune enfant !

Le matin il part pour l'école
Tout boudeur ; mais il se console
Avec ses compagnons ; il équipe des troupes,
Il se complait au bruit, aux marches, aux combats,
Lève des plans d'attaque et dispose des groupes,
Aidé de ses amis qu'il transforme en soldats.

Avec son épée immense,
Sa cocarde de commandant,
Avec son sabre et sa lance
Qu'il est gentil le jeune enfant !

Fatigué des travaux, des jeux de la journée,
Lorsque du doux sommeil vient l'heure fortunée,
Vers le lieu du repos il s'avance gaiement,

Alors il embrasse sa mère,
Il fait sa petite prière,
Puis il s'endort en souriant.

Quand dans son lit il repose,
L'œil fermé, l'air calme, innocent,
Quand sa bouche est demi-close,
Qu'il est gentil le jeune enfant !

Opinion de plusieurs auteurs compétents sur l'abus des liqueurs.

« L'alcoolisme est une calamité sociale, un des fléaux des sociétés modernes. On ne saurait croire ce qu'il coûte à l'humanité de force, d'intelligence et de séve. Au point de vue moral, il déprave, il abrute, il dégrade ; au point de vue physique, il frappe l'organisme dans ses fonctions essentielles ; au point de vue de l'esprit, il abâtardit, il stérilise. On constituerait pour l'alcoolisme une liste mortuaire effrayante, si l'on pouvait réunir en un seul groupe les éléments disséminés de sa pernicieuse influence ; l'alcoolisme arrête véritablement la marche ascendante de l'humanité. »

« Si la civilisation moderne peut s'attribuer la gloire d'avoir atténué certaines maladies terribles, telles que la peste, la variole, le typhus, elle en a créé ou développé une autre, moins cruelle au premier abord, mais qui en réalité n'a pas d'effets moins désastreux : je veux parler de l'alcoolisme ou empoisonnement par l'alcool. La mortalité déterminée par ce fléau est dans la proportion d'un vingtième dans les hôpitaux de Paris. »

Le docteur Fergusson, inspecteur des fabriques de Boston, déclare, au nom d'une expérience de quarante-huit années, que la dégénérescence de la classe ouvrière est avérée. Le nombre, dit-il, des enfants de plus de treize ans impropres au travail industriel augmente chaque année, et la faute en est à la manière de vivre des parents, que caractérise l'abus du tabac et des spiritueux.

Le docteur Smiles, auteur du beau livre de l'Épargne, dit qu'en Angleterre les augmentations considérables des salaires obtenues dans ces dernières années par les classes ouvrières ont été employées à accroître l'usage des boissons alcooliques.

« Quand nous signalons les suites fâcheuses de l'alcoolisme, nous n'entendons pas parler seulement de celles qui sont produites par une habitude monstrueuse de l'ivrognerie. Un excès momentané peut déterminer des crises terribles, et exposer celui qui s'y est livré à perdre sa raison et à commettre les actes les plus coupables. »

« D'un autre côté, la consommation habituelle de boissons alcooliques, quoique modérée, détermine à la longue une fâcheuse perturbation ; le début est insidieux, mais successivement on arrive aux diverses périodes d'une maladie incurable. »

« Ajoutons ces deux observations : que les désordres produits, loin de cesser avec le renoncement aux boissons, se prolongent indéfiniment, et que celui qui a ainsi altéré son tempérament est placé dans de telles conditions qu'il suffit souvent de la moindre affection, d'une plaie, d'une fracture, d'une contusion, d'un embarras de l'estomac pour déterminer des accidents qui mettent sa vie en danger, ainsi que cela est établi par l'expérience la plus incontestable. »

La consommation de l'alcool a considérablement augmenté en France depuis quelques années : à Paris elle s'est élevée en 1875 à raison de 28 litres par tête d'habitants. Le nombre des accidents mortels et des suicides dus à l'ivresse a presque doublé.

« Si l'on recherche les causes de ce triste phénomène, on devra d'abord signaler avant tout le relâchement des mœurs, du lien et des affections de famille, la perte du sentiment religieux ; viennent ensuite les entraînements de l'exemple, favorisés par la facilité des communications, l'accroissement des cabarets venant en quelque sorte chercher les consommateurs, l'affluence des habitants de campagne dans les villes et les foires, et la concentration des ouvriers travaillant en commun dans de vastes manufactures ; enfin l'hérédité a pu jouer un rôle important, la transmission du père aux enfants de ce que nous appelons le virus alcoolique était plus fréquente qu'on ne le pense. »

Quel peut être le remède ? Sans doute les lois de police et de répression, les sociétés de tempérance en Amérique, les condamnations d'ivrognes telles qu'on les prononce en Angleterre contre les ivrognes rencontrés dans la rue, peuvent produire de salutaires effets, mais la guérison ne pourrait sortir que du retour des populations à des mœurs plus régulières, appuyées sur les principes religieux, seuls efficaces pour réprimer les vices de la nature humaine, et donner à l'homme la force de triompher des mauvais instincts qui l'entraînent.

LE LIERRE.

Le lierre qui s'attache aux arbres est regardé comme l'emblème de l'union et de l'affection ; mais en réalité il peut produire des effets différents : quand sa faible tige se contente de s'appuyer sur un tronc vigoureux sans altérer les racines, sans surmonter sa tête, il ne peut être accusé d'aucun orgueil funeste, d'aucune ambition désordonnée ; il remplit le rôle que lui a donné la nature ; seul il ne pourrait vivre, il est donc juste qu'il cherche un soutien et un guide ; mais quelquefois il grossit d'une telle manière qu'il étouffe l'arbre qui l'a d'abord protégé, qu'il empêche ses branches de s'étendre, qu'il accapare la séve et l'étouffe ; ce n'est plus alors un emblème d'affection, c'est un exemple de ce qui se rencontre quelquefois dans l'ordre moral ; rien de plus naturel dans les desseins de la Providence que l'homme faible cherche un protecteur, que l'humilité s'adresse à la force, et que des liens de mutuelle affection s'établissent entre celui qui donne et celui qui reçoit ; mais il n'y a que du blâme pour l'ingrat qui, abusant des bienfaits, veut s'élever au-dessus de celui dont il les a reçus, tend à vivre à ses dépens et mérite le nom fâcheux de parasite.

PROBLEME.

J'ai 20 piastres, et je veux acheter 20 animaux, tant bœufs que vaches et veaux ; je devrai payer les bœufs \$4 chaque ; les vaches, \$1 ; les veaux 50 centins ; combien devrai-je acheter de bœufs, vaches, veaux ?

Le vainqueur aura droit à un magnifique roman, intitulé « La Perle de l'Océan. »

DE TOUT UN PEU.

Tu veux te défaire d'un homme,
Et jusqu'ici tes vœux ont été superflus :
Hasarde une petite somme,
Prête-lui donc trois louis, tu ne le verras plus.

—L'an passé un voyageur était descendu à l'hôtel de..... demanda qu'on lui servit des œufs frais à la coque. Ce qui fut fait immédiatement. Mais, à sa grande surprise, un œuf contenait un poulet. Il appelle le garçon et allait crier.

—Qu'y a-t-il, monsieur ? fit celui-ci

—Peu de chose, un poulet dans cet œuf.

—Chut !... monsieur, pas si haut, continua le garçon, honnête loustic.

—Comment, pas si haut ?

—Non, l'on vous ferait payer le poulet.

HISTOIRE D'UNE PIPE.

CHAPITRE XXII.

Un enrôlement volontaire au XVI^e siècle.

“ André s'était vaillamment battu, selon sa coutume, il faut lui rendre cette justice ; sa hache s'étant brisée, il avait pris une faux et fauché, comme en un pré, les bras et les jambes de ses ennemis.

“ Longtemps il travailla de la sorte ; le talisman grotesque suspendu à son cou semblait le protéger : les flèches et les balles sifflaient autour de lui sans l'atteindre ; les coups de lance glissaient sur sa cuirasse, on eût dit qu'il était invulnérable.

“ Cependant, quand il vit la cavalerie des seigneurs enfoncer les masses de paysans déjà trouées par le canon, le prophète blessé, les mineurs rompus et égorgés, il comprit que toute résistance était désormais inutile. Il jeta son arme, se débarrassa de sa cuirasse, échangea son costume par trop connu pour la jaquette brune d'un bundschuh, et, la tête couverte d'un bonnet de paysan, son talisman bien caché au fond d'une de ses poches, en compagnie de quelques pièces d'argent, il se mêla aux fuyards et, confondu dans leurs rangs, parvint à gagner les bois voisins où, grâce à l'épaisseur du taillis, il fut assez heureux pour échapper à la poursuite des lansquenets victorieux.

“ La nuit venue, il se sépara furtivement de ses compagnons et tourna le dos au champ de carnage, éclairé par les feux de bivac de l'armée des seigneurs, s'éloigna le plus rapidement qu'il le put du lieu fatal où venait, en quelques heures, d'être anéantie la Sainte-Ligue.

“ Pendant plus d'une semaine, le chef de la terrible bande blanche continua son périlleux voyage, toujours évitant les routes fréquentées, les villes et les villages, dormant le jour dans les branches d'un arbre et ne se présentant aux fermes les plus isolées, pour y acheter du pain, que rarement et après avoir pris mille précautions pour s'assurer qu'aucun de ses ennemis ne s'y trouvait caché.

“ Ces mesures étaient loin d'être superflues, car de toutes parts on faisait la chasse aux paysans, on les traquait avec acharnement.

“ A mort les vaincus ! criait Luther ; ce sont chiens enragés qu'il faut abattre de peur qu'ils ne mordent. Frappez, percez, tuez ces bêtes féroces, ne vous lassez pas, mes princes, c'est avec du sang de paysans qu'on gagne le ciel.”

“ Et pour gagner le ciel, princes et seigneurs frappaient, tuaient, perçaient, pendaient et brûlaient ces malheureux que Luther avait fait soulever au nom de la Bible, et qu'au nom de la Bible il envoyait au supplice.

“ Cela s'explique ; le moine n'avait plus besoin des ouvriers, il s'était servi d'eux comme d'un bâton pour frapper les seigneurs, le bâton devenu inutile il le brisait et le jetait au feu.

“ Les héros des barricades sont-ils autre chose de nos jours ? Tant qu'on a besoin d'eux pour renverser un trône, ils sont des héros, des frères, des amis ; vaincus ce sont de vils émeutiers qu'il faut déporter à Cayenne. Leurs anciens chefs seront leurs juges et signeront leur sentence. Aux yeux des apôtres des réformes religieuses et sociales, qu'est-ce donc autre chose, un ouvrier ou un paysan, qu'un marchepied pour arriver à la fortune et aux honneurs ?

“ Le peuple a reçu de bien sanglantes leçons, quand donc cessera-t-il de se laisser tromper par les aatians de la révolte, ses plus lâches flatteurs et ses plus cruels ennemis ?

“ On était encore au mois d'octobre ; le temps était froid cependant, lorsque, seize jours après la bataille de Franckenhausen, le fugitif, toujours déguisé en paysan, un bâton à la main et une hache passée à la ceinture, entra, à la tombée de la nuit, dans la ville de Munster.

“ Les rues étaient désertes ; la neige tombait, non

pas ainsi que dans notre Midi, en larges flocons cotonneux, mais fine, serrée comme une pluie de farine qui, fouettée par le vent, pénétrait sous les vêtements, se collait au visage et le couvrait d'un masque de givre.

“ André avait froid, il avait faim. Il s'arrêta au milieu de la rue silencieuse et solitaire, plongea la main dans sa poche pour s'assurer s'il avait encore de quoi payer son modeste repas, puis se remit à marcher lentement en comptant ses kreutzers et en examinant avec défiance les maisons à droite et à gauche. Tout-à-coup il se redressa, comme un homme qui vient de prendre un parti décisif, et alla droit à une porte au-dessus de laquelle, à une branche de pin enguirlandée d'un cordon décoloré, se balançait une lanterne fumeuse.

“ On causait bruyamment dans le cabaret ; quelques buveurs chantaient d'une voix chevrotante : évidemment il y avait nombreuse société. Société de qui ? Voilà ce qu'il importait de savoir, mais la porte était fermée, et à travers les carreaux de papier huilé, qu'éclairait une lumière rougeâtre, il était impossible de rien voir. André écouta à travers les fentes, sans pouvoir rien distinguer dans ce bruit confus de rires, de propos de tables, de chansons et de verres choqués. Assurément il eût préféré ne pas rencontrer aussi gaie réunion, mais où trouver une autre auberge ? la nuit était avancée, le froid piquant, la faim impérieuse.

“ — Arrive que pourra, se dit-il ; après tout, j'ai mon talisman, et tirant la ficelle qui soutenait le loquet, il poussa la porte et entra.

“ Un joyeux hurrah salua l'apparition du voyageur. Le cabaret était rempli de jeunes gens et de lansquenets.

“ A la vue des soldats, l'Homme-au-Diable sentit un frisson passer dans tout son être. Il était trop avancé pour reculer, il alla droit au comptoir d'étain derrière lequel trônait le tavernier, demanda un pain, une pinte de bière, et alla s'asseoir, à l'angle le plus obscur, près d'une table inoccupée.

“ Il espérait ainsi échapper aux regards de ces terribles soldats, les mêmes contre lesquels il avait combattu quelques jours auparavant et qui peut-être le cherchaient en ce moment, car le landgrave de Hesse avait mis sa tête à prix et fait publier à son de trompe, dans toutes les villes, une récompense de 50 florins à qui lui livrerait, mort ou vif, le chef insurgé de la bande blanche.

“ S'il tenait à se cacher, les lansquenets tenaient à le voir.

“ — Holà ! eh ! l'ami, lui cria un soudard en élevant un flambeau de fer pour éclairer l'angle dans lequel il s'était réfugié, garde ton argent dans ta poche et viens boire ici avec nous. C'est l'empereur qui paie aujourd'hui, et voilà, ajouta-t-il en frappant du poing sur un tonneau, de quoi éteindre la soif de ses fidèles sujets.

“ — Vive l'empereur ! clamèrent cinq ou six jeunes gens qui déjà avaient bu force rasades à la gloire de Charles-Quint.

“ André était déjà à demi-rassuré. Il avait trop l'habitude des tavernes pour n'avoir pas reconnu, au premier coup d'œil, dans cette réunion anormale de paysans naïfs, hébergés par de vieux routiers, une de ces souricières organisées dans toutes les villes au moyen-âge, époque à laquelle la conscription n'existait pas, pour enivrer les jeunes gens et les faire signer, après boire, un engagement dans l'armée.

“ En Angleterre et en Amérique les choses se passent en ore ainsi : en Angleterre, pays de liberté, dit-on, la manière de procéder est même moins délicate. Un vaisseau de guerre a-t-il besoin de compléter son équipage, la police cerne un cabaret, les soldats entrent, empoignent les buveurs, les garotent, s'ils résistent, et les conduisent au navire qui, aussitôt prend la mer, avec ses volontaires... un peu forcés. On appelle cela la *presse*, probablement parce qu'on ne donne pas le temps aux engagés de faire leur malle. N'importe, l'Angleterre est quand même le pays de la liberté. Demandez plutôt à l'*Opinion nationale*, journal indépendant au service

de tous les pouvoirs qui lui demandent assistance ou dont il a peur.

“ Assurément, dans la position critique où se trouvait le fugitif, il n'aurait jamais pu rêver une pareille fortune. Une fois sous les drapeaux, il était sauvé. Personne ne songeait à venir chercher dans les rangs des lansquenets un bundschuh révolté, portant leur uniforme.

“ Certes, il n'était pas nécessaire de le faire boire pour l'engager à coucher son nom sur le registre libérateur. Il aurait signé des mains et des pieds, mais il était trop rusé pour éveiller les soupçons en montrant un trop grand empressement et, comme s'il n'avait pas entendu, il garda le silence.

“ — Eh bien ! tu ne réponds pas, demanda le lansquenet en s'approchant avec son flambeau.

“ — Ah ! c'est à moi que vous parlez, fit timidement le paysan en soulevant son bonnet.

“ Parbleu ! à qui serait-ce ? il n'y a que toi ici qui te tiennes dans un coin, comme une mouche en hiver. Viens boire avec nous.

“ — Merci pour l'honneur, meinher, répondit l'étranger en se levant pour venir s'asseoir près du tonneau.

“ Passe un gobelet à ce brave garçon, dit en cliquant de l'œil le sergent raccolleur à un de ses compagnons ; il ne demande pas mieux, j'en suis sûr, que de porter une santé à notre illustre empereur et à son invincible général, le connétable de Bourbon.

“ Les verres vidés, aux cris de : Vive l'empereur ! vive le connétable ! furent remplis de nouveau.

“ Bon nombre de futurs héros avaient déjà glissé sous la table, plusieurs ne gardaient qu'un équilibre mal assuré sur leurs bancs.

“ Ça, comment te nommes-tu ? demanda le sergent au nouveau venu.

“ — Michel Stubner, pour vous servir, répondit naïvement le paysan.

“ — Et tu es ?

“ — Charpentier, pour vous servir.

“ — Tu travailles en ville ?

“ — Pas encore. Je ne suis arrivé que de ce soir.

“ — D'où viens-tu ?

“ — De la Schwartz-Vald, pour vous servir.

“ — Ah ! ah ! interrompit un soldat, on se bat par là-bas, je crois ?

“ — Je ne sais pas. Il y a près d'un an que j'ai quitté la montagne et je travaillais près d'ici dans un village.

“ — Que vas-tu faire à présent ? continua le sergent.

“ — Demain, je chercherai de l'ouvrage, pour vous servir.

“ — De l'ouvrage ! fit donc ! moi je déteste le travail.

“ — Le travail est bon pour les rustres, cria un troisième soudard, boire et ne rien faire, voilà la vie comme je l'aime.

“ — Moi aussi, meinher, je l'aimerais bien, répartit André de l'air le plus naïf ; mais, pour boire, il faut payer ; pour payer, il faut avoir de l'argent, et pour avoir de l'argent, il faut.....

“ — Se faire soldat, s'écria un des buveurs.

“ — Comment ? se faire soldat ? et qui paie ?

“ — Qui paie ? L'empereur, parbleu, l'empereur en personne, et il a assez d'argent pour cela. Re garde, plutôt

“ Et le sergent, tirant de son pourpoint une longue bourse pleine d'or, la fit tinter aux oreilles du conscrit incrédule.

“ — L'empereur vous a donné tout cela ? demanda André avec une expression de bêtise telle que les soldats éclatèrent de rire.

“ — Et il t'en donnera bien davantage quand tu seras général, comme je vois à ta physionomie que tu le deviendras, poursuivit le chef en se mordant la moustache.

(A continuer)

IMPRIMÉ PAR PRENDERGAST ET CIE.

37 Rue St. Jacques, Montréal.